(붙임)

사 진 자 료



< 유네스코 문화사무총장보 면담('26.10.1.) >



< 유네스코 문화사무총장보 면담 후 기념촬영('26.10.1.) >



< 루브르박물관 보존실 방문 한지 활용 시찰(‘26.10.2.) >



< 종묘-생드니대성당 안내물 교환식 (‘26.10.2.) >



< 주프랑스대한민국대사관 면담('26.10.1.) >



< 사찰 체험(템플스테이) - 기념사진('26.10.3, 프랑스 길상사) >



< 사찰 체험(템플스테이) - 발우공양 (‘26.10.3, 프랑스 길상사)>



< 사찰음식체험 (‘26.10.2, 주프랑스한국문화원) >



< (방문캠페인) 국가유산 가상현실(VR) 체험('26.10.2.) >



< (방문캠페인) 전통공예 제작체험('26.10.2.) >

Le Monde
DIMANCHE 4 - LUNDI 5 OCTOBRE 2026



Dans la grotte de Seokguram, à Gyeongju (Corée du Sud), en 1000.

REPORTAGE

La grotte de Seokguram, un trésor d'influence

Ce joyau patrimonial, situé à Gyeongju, en Corée du Sud, espère entrer dans le top 10 du tourisme mondial

En Corée du Sud comme ailleurs, l'automne se fait attendre, en cette fin septembre. La forêt dense et ombragée du mont Toham, à 300 kilomètres au sud-est de Séoul, composée principalement de pins et d'érables, n'a pas encore pris les couleurs flamboyantes qui font venir les visiteurs de tout le pays. C'est donc en partie cachée derrière un festonnement de vert que l'on découvre la grotte de Seokguram, nichée à 750 mètres d'altitude dans un creux de la montagne.

Le lieu, quand on l'approche par le sentier de randonnée qui y mène, ressemble d'abord à un petit temple comme il y en a des milliers en Asie. Mais, derrière sa façade de bois peint, se cache un des joyaux de l'art bouddhique du royaume du Silla unifié (676-935), au cœur de l'exposition immersive proposée par le Centre culturel coréen de Paris jusqu'en mars 2027 : « La Grotte de Seokguram. Le secret millénaire de l'art bouddhique ».

Une fois entré, le bouddha attire tous les regards : la statue de granit gris moucheté de beige, remarquable de puissance et de finesse mêlées, en impose. Autour d'elle dansent, en bas-reliefs sur les murs, une cinquantaine de guerriers, de veilleurs, de moines ou de disciples. L'ensemble est abrité dans la grotte artificielle édifiée aux alentours de l'an 750 à partir de blocs de granit finement taillés et assemblés. « *Seokguram témoigne d'une maîtrise artistique et architecturale si parfaite inédite pour l'époque* », pose d'emblée Kim Dong-ha, archéologue, spécialiste du bouddhisme et conservateur à l'Institut national de recherche sur le patrimoine culturel de Gyeongju (prononcer « Kéondjou »), la ville voisine.

Le bouddha, inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1995, mesure 3,5 mètres et est assis sur un socle en forme de lotus de 1,3 mètre. « *Il représente une prouesse et une nouveauté à bien des égards* », dit Kim Dong-ha. « *Époque où il a été façonné, les statues de cette taille étaient en terre ou en métal. L'artiste-constructeur Gim Daeseong [700-774], membre de la cour du roi Gyeongdeok, a réussi à tailler cette pierre très dure avec une finesse sans précédent, dans les traits du bouddha, avec ses yeux mi-clos sous de grands sourcils courbes, les ornements et les plis de son vêtement. Un tissu rectangulaire traditionnelle, drapé autour du corps et laissant l'épaule droite découverte.* »

« Le plus complet »

La statue de Seokguram ne représente pas n'importe quel bouddha (il en existe de nombreux). Il s'agit d'un Shakyamuni, aussi nommé Siddhartha Gautama, que tous les courants bouddhistes considèrent comme le bouddha par et parfait, capable qui plus est de « *mettre au bonheur le sens de la loi* ». « *Le Shakyamuni était une figure royale qui, après avoir atteint l'éveil, devint bouddha, a livré nombre de combats contre le mal, raconte encore Kim Dong-ha. On le reconnaît à la manière dont est placée sa main droite sur sa jambe, tournée vers le bas : la main qui désarme vers le sol représente le fait d'appeler les esprits de la terre pour se défendre face aux esprits du mal.* »

Ces détails n'ont rien d'anodin. « *En Corée, l'art du VIIIe siècle incarne l'art bouddhique le plus complet*, explique Chunghyun Lee, guide au Musée national de Séoul, où l'on peut voir d'autres trésors de cette période. En 692, le roi Munmu réussit l'unification de Silla avec deux autres royaumes : *c'est ce qu'on appelle le "Silla unifié". S'ouvre alors une période de prospérité et de civilisation atteignant un haut degré de développement. Mais, au milieu du VIIIe siècle, rétrospectivement, on s'aperçoit d'instabilité, avec des luttes de cours, des rébellions. C'est là que le bouddhisme intervient, comme une solution trouvée par les souverains pour renforcer le pouvoir royal. Le bouddhisme justifie la reproduction et l'acceptation sociales, il peut aider aussi à apaiser les blessures de guerre. On pourrait dire, pour paraphraser Louis XIV – "Ether, c'est moi" – que le roi Gyeongdeok s'est dit : "Le bouddha, c'est moi !"* », dit avec amusement le jeune homme.

Dans son grand bureau de la mairie de Gyeongju, qui fut la capitale du royaume de Silla, l'édile municipal, Joo Nak-young, semble avoir retenu la leçon. L'immense poster qui lui offre à la vue des visiteurs, représentant la cité à la fin du VIIe siècle, atteste de l'intérêt porté par le maire au riche patrimoine de sa ville comme vecteur de développement touristique et économique.

Gyeongju compte, en son sein ou dans ses extérieurs immédiats, outre Seokguram, plusieurs sites classés à l'Unesco, dont les célèbres tombes royales en forme de hauts tumulus qui donnent une atmosphère particulière à la ville, et font un tabac auprès des touristes grâce aux réseaux sociaux et aux K-dramas à succès (*The Great Queen Seondeok* notamment) dans lesquelles elles ont figuré.

Le maire s'est fixé pour objectif de faire entrer Gyeongju dans le top 10 des destinations touristiques mondiales en visant l'accueil de 60 millions de visiteurs par an (la cité de 250 000 habitants en affiche actuellement 30 millions). « *C'est la ville la plus représentative de la Corée ancienne, celle où ses racines historiques sont visibles*, argue-t-il. *A l'époque de Silla, elle comptait un million d'habitants et de résidents étrangers. Elle était un foyer d'échanges économiques et culturels, ce qu'elle redevient aujourd'hui* », ajoute Joo Nak-young. Qui précise que sa ville est jumelée avec Versailles depuis 1987, sous-entendant ainsi qu'elle en serait l'équivalent coréen.

Il est vrai qu'après le gigantisme urbain, l'océan sans fin de tours de bureaux et d'habitation qu'est devenue Séoul, Gyeongju s'offre comme une oasis – encore – à taille humaine, avec ses parcs, ses restaurants et ses ateliers d'art, et ses temples, notamment celui de Bulguksa, classé lui aussi à l'Unesco en 1995. Et la ville utilise activement ce statut par le biais des instances comme l'Organisation des villes du patrimoine mondial pour valoriser l'histoire coréenne à l'international.

Après la cosmétique, la K-pop et les arts scéniques (invités au Festival d'Avignon en juillet), le patrimoine est lui aussi devenu un puissant instrument du soft power coréen. Gyeongju, qui est à l'origine de l'exposition sur Seokguram au Centre culturel coréen de Paris, a pris la tête de l'opération, menant une politique de rénovation et de valorisation de son patrimoine en accord avec les critères internationaux actuels.

D'un siècle à l'autre, les enjeux politiques et économiques des représentations artistiques et spirituelles se répondent. Ce qui n'empêche aucunement d'admirer les merveilleuses proportions, calculées selon des modèles mathématiques sophistiqués, du bouddha de Seokguram, qui vous domine de toute sa sérénité inébranlable. ■

FABIENNE DARGE

Après la K-pop et la cosmétique, le patrimoine est lui aussi devenu un instrument du soft power sud-coréen

« La Grotte de Seokguram. Le secret millénaire de l'art bouddhique ». Centre culturel coréen, à Paris 8e. Jusqu'au 13 mars 2027. Entrée gratuite.

Dans l'antre du maître du hanji, papier traditionnel coréen

DANS SON ATELIER, des étagères, des centaines de têtes de bouddha, emboîtées les unes dans les autres, sont empilées dans tous les coins. Sur les longues tables de travail, on peut voir d'étranges objets, ressemblant à des cocons de chrysalides géantes. Lee Seung-chul est un maître du hanji, le papier traditionnel coréen, avec lequel il façonne, depuis quarante ans, des bouddhas qu'il expose dans le monde entier, mais aussi des « jarres de lune », un des objets les plus emblématiques du pays.

L'exposition immersive « La Grotte de Seokguram. Le secret millénaire de l'art bouddhique », présentée au Centre culturel coréen à Paris, jusqu'au 13 mars 2027, est animée par trois de ses statues, et par des dizaines de ces visages inspirés de celui du bouddha de la grotte aménagée sur le mont Toham, en Corée du Sud. Flottant dans l'air, par la grâce de leur matière, aussi légère que résistante. Un artisanat vieux de mille cinq cents ans, qui suscite aujourd'hui un nouvel engouement par le biais des réseaux sociaux, et devrait être classé au Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco à la fin 2026.

Lee Seung-chul en détaille les étapes de fabrication, dans son antre de l'université de Dongduk à Séoul, où il enseigne, au milieu de ses divers outils, cuvettes et autres tamis. Il montre d'abord les longs filaments d'écorce de mûrier à papier, arbre que l'un de ses anciens élèves cultive dans les environs de la capitale.

Un spécialiste des pigments naturels

Les brins sont d'abord bouillis pour en détacher l'écorce externe, brune, et ne garder que l'écorce interne blanche, qui va être nettoyée et débarrassée de ses impuretés, puis bouillie à nouveau et lavée à l'eau claire. Les fibres assouplies sont alors battues à la main pour obtenir une consistance uniforme et filandreuse – formant ces fameux cocons –, puis, dans le cas de Lee Seung-chul, qui utilise le hanji pour le modeler, broyées dans une machine adhoc et obtenir une pulpe homogène.

Une fois mélangée à de la colle de riz ou de l'huile de lin, on obtient une pâte épaisse et malléable qui peut être pressée ou moulée à la main à l'intérieur ou à l'extérieur de moules, traditionnellement en argile ou en bois. Lee Seung-chul utilise, lui, du silicone, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, modèle devant vous, par pressions précises, un de ses visages. Lesquels n'ont plus qu'à être laissés tels quels, blancs, ou à être peints – en noir, bleu ou beun, couleurs de prédilection de Lee Seung-chul, qui est un spécialiste des pigments naturels –, ou parsés à la feuille d'or.

« *J'ai visité la grotte de Seokguram pour la première fois quand j'étais étudiant, avec mon maître. Il y a une quarantaine d'années, se souvient l'artiste. Plutôt qu'une émotion religieuse, c'est une puissante émotion esthétique que j'ai ressentie. Je me suis dit que le hanji serait un vecteur parfait pour transmettre cette émotion, par sa légèreté, la possibilité qu'il offre de multiplier les figures. Dans mes expositions, je laisse le public toucher les sculptures en papier, pour l'encourager à ressentir, de manière visuelle et sensorielle. C'est la sensation qui est le véhicule de la mémoire* », conclut Lee Seung-chul en une réflexion très proustienne.

Ce sont ces petits masques remplis de mystère qui hantent l'exposition au Centre culturel coréen. Attention, des centaines de bouddhas vous regardent, vous menant – peut-être – sur le chemin de l'éveil. ■

F. DA. (ENVOYÉ)

< 프랑스 르몽드 '석굴암, 영향력의 보물' 지면 기사('26.10.4.) >